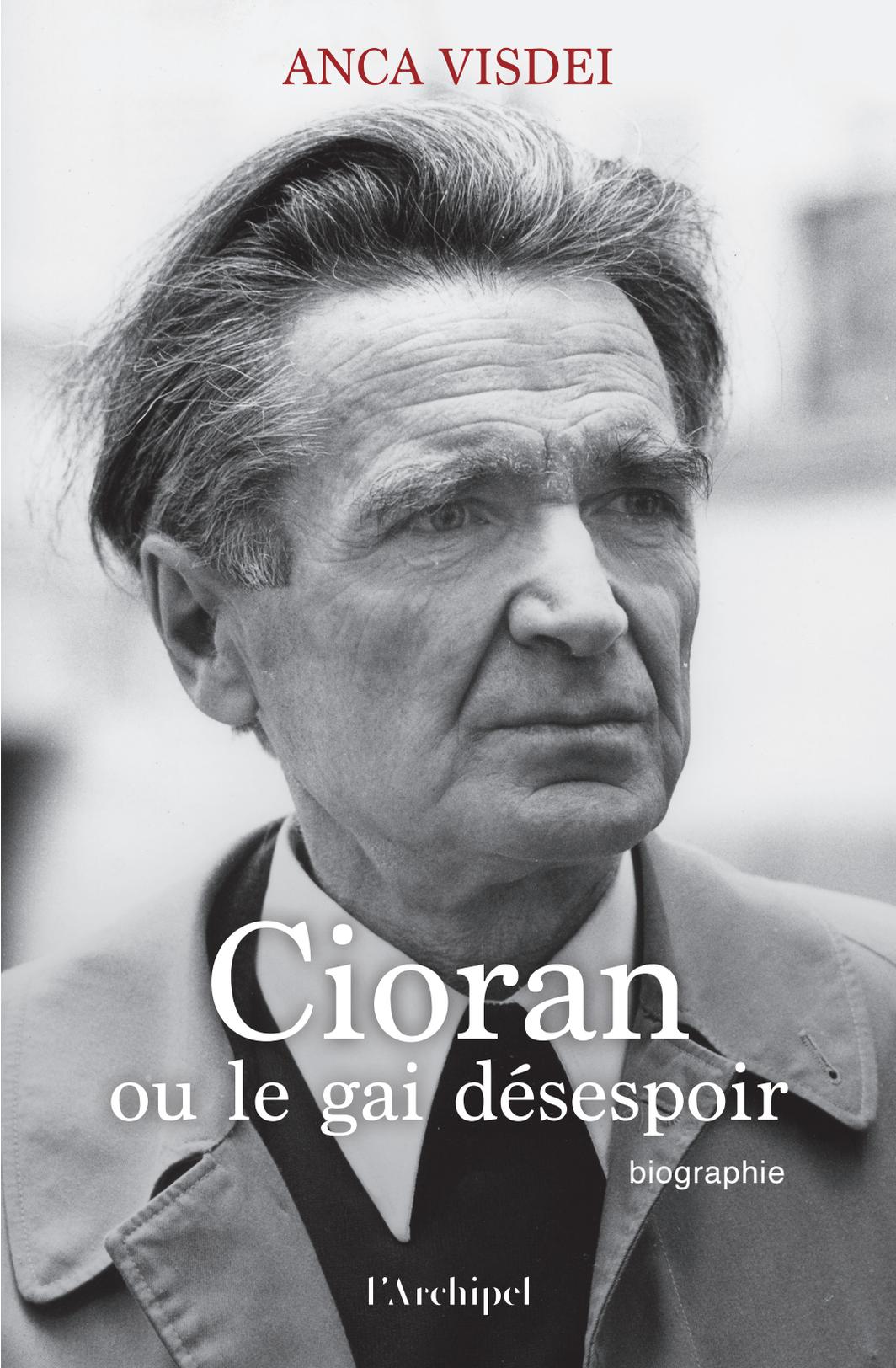


ANCA VISDEI

A black and white close-up portrait of Emil Cioran. He is looking slightly to the right with a serious, contemplative expression. His hair is dark with some graying, and his face shows signs of age with wrinkles on his forehead and around his eyes. He is wearing a dark suit jacket over a white shirt and a dark tie.

Cioran
ou le gai désespoir

biographie

l'Archipel

CIORAN

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Exil d'Alexandra, Actes Sud, 2008 ; rééd. 2023.

L'Éternelle Amoureuse, Favre, 2008.

CONTES ET NOUVELLES

Je ne serai pas une femme qui pleure, Actes Sud Junior, 2010.

Petits Contes cruels, Éditions du Club Zéro, 2000.

ESSAIS ET BIOGRAPHIES

Alberto Giacometti, ascèse et passion, Odile Jacob, 2019.

Ma Callas, La Femme pressée, Paris, 2018.

Lady Shakespeare, La Femme pressée, 2017.

Orson Welles, Bernard de Fallois, 2015.

Mademoiselle Chanel, La Femme Pressée, 2015.

Jean Anouilh, une biographie, Bernard de Fallois, 2012.

Aventureuse Sarah Bernhardt, La Femme pressée, 2010.

Jambes de femmes, Favre, 2002.

THÉÂTRE

Toujours ensemble, La Femme pressée, 1994 ; rééd. bilingue

Always Together 2010 ; rééd. 2020.

Belles, Riches et Célèbres, Art et Comédie, 2006 ; Éditions

La Femme pressée, 2016.

(suite en fin d'ouvrage)

ANCA VISDEI

CIORAN
ou le gai désespoir

biographie

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-3590-5387-6

Copyright © L'Archipel, 2025.

*Il est incroyable que la perspective
d'avoir une biographie n'ait fait renoncer
personne à avoir une vie.*

CIORAN,
Syllogismes de l'amertume.

Avant-propos

Un homme de chair et de sang

« Une biographie de Cioran reste à écrire. Elle devrait peu de sa matière à l'écrivain lui-même, qui, jusque dans ses derniers entretiens, ne fut jamais prodigue d'affirmations autobiographiques précises. »

Ainsi se concluait, en 2011, la « note » sur l'édition des *Œuvres* de Cioran dans la Bibliothèque de la Pléiade¹.

Beaucoup d'ouvrages qui commentent l'œuvre de Cioran ont été publiés dans de nombreuses langues, mais, à notre connaissance, aucune biographie. Les dix livres en français dont le penseur d'origine roumaine est l'auteur comptent environ deux mille pages. J'ai répertorié dix fois plus de pages de commentaires, analyses et essais en français, roumain, italien et anglais. Et ce n'est pas fini car, tel le cadavre d'*Amédée* d'Eugène Ionesco, le corpus enfle tous les jours. Nombre de ces pages m'ont valu des siestes irrépressibles, ce qui a été rarement le cas avec les textes de Cioran, répétitifs souvent, mais toniques par l'intelligence et la culture, l'ironie et le style. « Lorsqu'une œuvre résiste depuis si longtemps à l'engloutissement sous un Niagara

1. Édition établie, présentée et annotée par Nicolas Cavaillès avec la collaboration d'Aurélien Demars, Gallimard, 2011. Cet excellent ouvrage contient le texte des dix livres écrits par Cioran en français.

de commentaires, cela témoigne de sa force », a pu dire à ce sujet Pierre Assouline.

La grande différence entre l'œuvre originale et les analyses réside dans leurs lexiques respectifs. Que de termes savants : sotériologie (théologie du salut), herméneutique (interprétation des textes), heuristique (ce qui aide à la découverte), noétique (philosophie de la pensée et de l'intellect), alors que Cioran n'emploie lui-même que rarement ces mots, leur préférant des vocables plus courants qui rendent son texte à la fois plus harmonieux et accessible. Dans ses *Cahiers*, feuilletant *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault, Cioran relève l'expression « finitude anthropologique » et conclut ironiquement : « Évidemment, ça fait plus *calé* que "misère de l'homme"¹. »

Je n'ai donc aucune prétention à l'exégèse, déjà très abondante. Beaucoup d'ouvrages, rédigés par des spécialistes reconnus, remplissent, avec plus ou moins de bonheur, cette fonction.

Notre avocat pour ce choix est Cioran lui-même, dont voici l'argument définitif : « Toute exégèse est profanation. Un texte expliqué n'est plus un texte, comme un cadavre n'est plus un corps. » Ou encore : « Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile, car tout ce qui n'est pas direct est nul². »

L'éditeur de mes premières biographies m'avait prévenue : une biographie d'écrivain n'est intéressante que si, à côté de l'œuvre, la vie du personnage présente un intérêt en soi. C'est le cas de Cioran. Doublement. D'abord, parce que tous ses lecteurs se demandent, étant donné l'autoportrait lugubre qu'il a dépeint, comment il s'y est pris pour ne pas se suicider.

1. *Cahiers 1957-1972*, Gallimard, 1977, 20 avril 1967.

2. *Syllogismes de l'amertume*, Gallimard, 1952.

Ensuite, parce que la vie qu'on lui découvre, en posant nos pas dans les siens, est atypique, étonnante de variété, de changements radicaux et d'originalité, avec des secrets qui ont déboulonné quelques réputations apparemment inattaquables.

Cioran, mystérieux et sélectif, fuyait les mondanités et les médias. On le disait même misanthrope. Le mystère est un défi trop tentant pour qu'un biographe puisse y résister.

Dans notre cas, la biographe a eu la chance et le plaisir de rencontrer Cioran et de le revoir souvent. Je partageais avec lui la même langue maternelle et le même choix définitif du français comme langue d'écriture. Chacun de nous avait été publié dans les deux langues. Ce qui m'a permis de lire en version originale les sept premiers livres de Cioran, écrits en roumain, et une grande partie de sa correspondance avec la famille et les amis restés au pays.

Je comprends peut-être plus intimement, en tant qu'exilée linguistique, son aphorisme terrible et terriblement vrai : « Une langue dans laquelle on a cessé d'écrire pèse comme un corps mort¹. »

Comme pour me mettre sur la voie de sa biographie, je connaissais personnellement deux des familiers de Cioran : Mircea Eliade et Eugène Ionesco. Et, par leurs œuvres, d'autres exilés roumains devenus écrivains français : Benjamin Fondane, Paul Celan, Panaït Istrati, Stéphane Lupasco.

J'ai rencontré Cioran pour la première fois à l'automne 1985, chez lui. Auteur de théâtre, romancière et journaliste, je venais de donner la vie quelques mois auparavant.

1. Lettre à son frère Aurel, 13 septembre 1975. Sauf mention contraire, les lettres de Cioran sont extraites de *Scrisori către cei de-acasă* (Bucarest, Humanitas, 1995) et traduites par nous.

Quand Cioran m'a offert son *Précis de décomposition*, comme il se préparait à m'y écrire un mot, je l'ai prié de dédicacer le livre à mon enfant. Il l'a fait de bonne grâce, posant moult questions sur le bébé et, à ma grande surprise, écoutant très attentivement les réponses. Était-ce bien l'homme qui avait écrit que si, par malheur, il devait se retrouver père, il tuerait aussitôt l'enfant pour lui épargner une vie privée de sens ? Un moment de réflexion plus tard, il enlumina le volume de son écriture où les lettres, séparées, ne se touchaient pas, mais dansaient chacune, à des hauteurs différentes, sur leur propre mélodie interne : « Pour *** qui, dans quelques mois, trouvera ce livre insupportablement naïf. Bien cordialement, E. M. Cioran. Paris, le 17 octobre 1985. »

Cette première rencontre a abouti à un entretien-portrait paru dans le *Journal de Genève*, texte que Cioran a tenu à vérifier – nouvelle rencontre, encore plus agréable et détendue. Quelques mois plus tard, je publiais un entretien exclusif avec Cioran dans *Les Nouvelles littéraires*¹. Je suis retournée le voir souvent dans son antre de la rue de l'Odéon, sous les combles. Mon impression – et je n'étais pas encore au courant de ses insomnies récurrentes – fut qu'il ressemblait au guet médiéval, celui qui veille sur le sommeil de ses semblables depuis les tours des cathédrales.

Sur la photo prise à Paris, rue de Furstemberg, le 20 décembre 1977, posent trois exilés d'origine roumaine devenus célèbres : Ionesco, Cioran et Eliade. Déjà proche de Ionesco que j'admirais et dont j'avais fait un portrait pour la Télévision suisse romande, j'avais décidé de rencontrer le « troisième homme ». Par un hasard étonnant, l'occasion fut un entretien pour Radio France internationale, le dernier

1. Reproduit en annexe, p. 415.

qu'Eliade accorda en France avant de partir pour les États-Unis et y mourir en avril 1986.

Place Charles-Dullin, devant des fenêtres qui donnaient sur le théâtre de l'Atelier, Eliade me réserva le meilleur accueil. Il me présenta son épouse Christinel, femme très belle et raffinée. L'appartement était comme les écrivains les aiment : tapissé de livres jusqu'au plafond, les fauteuils recouverts de doux velours et le thé excellent. Je me suis soudain rendu compte qu'il était le seul écrivain du trio avec qui je parlais en roumain. Connaissant ses deux amis, avec lesquels je ne conversais qu'en français, je lui ai posé la question de sa langue d'écriture. Voici sa réponse :

— Le roumain, bien sûr. Je ne peux abandonner cette langue dans laquelle j'ai demandé ma femme en mariage.

La discussion continua, passionnante, car Eliade était un grand historien des religions et l'auteur de nombreux livres de fiction.

Cependant, en le quittant, j'avais un sentiment étrange. Je m'en suis ouverte à Cioran : contrairement à lui et à Ionesco, avec Eliade, une empathie immédiate ne s'était pas créée, ni l'envie de le revoir et de tisser une amitié. Cioran s'était mis à rire, de son rire puissant qu'il laissait couler comme une source fraîche charriant des galets et des blocs de glace, tout en s'ébouriffant les cheveux des deux mains. Le rire enfin tari, il me dit avec un sourire méphistophélique :

— Cela ne m'étonne pas.

Je n'ai pu obtenir d'autre explication ; mais, par la suite, écrivant ce livre, j'ai réentendu à certains moments son rire mystérieux.

Ces trois auteurs avaient un grand point commun : leur incroyable triple triomphe. Partis de Roumanie au début des années 1940, en pleine guerre, ils étaient arrivés, malgré l'exil, à rester – à redevenir ? – ce qu'ils étaient foncièrement :

des écrivains. L'un en roumain, les deux autres en français. Cioran dans une langue adoptée, les deux autres dans leur langue maternelle : français pour Ionesco, roumain pour Eliade.

Des amis de Cioran, dont Ionesco, me racontaient qu'il adorait lancer des jurons en roumain. C'est sûrement vrai, mais sa courtoisie dut l'empêcher de se livrer devant moi à ce plaisir innocent. En revanche, il adorait mes expressions brutes de décoffrage, qui le faisaient rire et qu'il me demandait de répéter, concluant que je parlais « jeune ». Compliment parfaitement immérité, le plus souvent s'agissant de termes de théâtre, de la marine ou du bâtiment, qui d'ailleurs ont des origines communes.

Ce que j'ai apprécié en premier lieu chez Cioran, c'était ce côté chevaleresque, très Autriche-Hongrie des marches de l'Empire, parfaitement assumé. Le raffinement de la simplicité lui était naturel. Il avait un charme fou et une grande élégance. Fait rare chez les écrivains, il ne parlait jamais de ses œuvres. En revanche, dès qu'on lui envoyait un texte, il le lisait, écrivait ce qu'il en pensait et, à la rencontre suivante, en parlait longuement, sans complaisance, mais avec une paternelle indulgence.

Plutôt petit et râblé, Cioran en imposait pourtant. Son antre était si bas de plafond que, dans l'une des trois petites pièces, il devait baisser sa tête couronnée d'une impressionnante crinière blanche et indisciplinée. Son visage tenait à la fois d'Artaud et de Schopenhauer. Baise-main et grande culture, humour et tempérament, simplicité et personnalité. Nulle trace de prétention et une qualité d'écoute rarissime. Je revenais, comme il disait, « juste pour le plaisir ». Son hospitalité était exquise et sa conversation drôle et brillante. J'ai connu un homme chaleureux.

Un jour, alors que je le quittais, il me dit sur le seuil :
— Lisez Celan !

J'ignorais à l'époque que Paul Celan était le traducteur en allemand du *Précis de décomposition*. Comme la raison de sa rupture avec Cioran. C'est au moment de se quitter que l'on dit souvent les choses les plus importantes.

Cioran était la vivacité et la joie de communiquer faites homme. Il ne ratait pas une occasion de rire ou d'ironiser. Causeur séduisant, il pouvait surprendre par des idées tranchées ou inattendues. Il parlait comme il écrivait : avec élégance et précision. Non, mieux qu'il écrivait : sans mots inutiles.

Mario Andrea Rigoni, écrivain italien, professeur à l'université de Padoue, spécialiste de Leopardi, ami et traducteur d'œuvres de Cioran en italien, avait ressenti la même chose en faisant la connaissance de l'écrivain dans les années 1970, le définissant comme « un de ces génies cachés qui se manifestent moins dans l'écriture que dans le contact privé¹ ».

Cioran était un être de tempérament : il pouvait se mettre soudain en colère, le plus souvent pour un mot et, à compter de cet instant, il n'entendait plus rien, répétant sans cesse son désaccord, qui que fût son interlocuteur. Rapidement calmé, surtout si on ne le contredisait pas, il ne savait plus comment s'excuser. Son charme venait aussi de ce côté enfantin, spontané, passionné et sentimental, parfois ingénu, dont il semblait ne pas avoir conscience.

Il essayait ses idées, comme leur forme, dans la conversation, les mettant en doute continuellement, autour d'un pivot inamovible qui était la certitude de l'absurdité de l'existence. Ionesco était d'accord. Moi aussi. Partager ce diagnostic rendait Cioran brillant et Ionesco inconsolable. À l'unanimité, la vie était déclarée absurde, mais le spectacle continuait.

1. Mario Andrea Rigoni, *Cioran dans mes souvenirs (In compagnia di Cioran)*, trad. Michel Orcel, Puf, coll. « Perspectives critiques », 2009.

Rigoni évoque « le rythme saccadé de son élocution, dû à un léger bégaiement ». Cependant, l'ayant observé à mon tour, j'ai plutôt eu l'impression que Cioran, en commençant une phrase, voyait tant de pistes possibles pour la poursuivre qu'il hésitait une seconde ou deux en choisissant le virage à faire prendre à sa pensée, comme dans une improvisation théâtrale. Il se passionnait pour ce qu'il découvrait lui-même en parlant et, ne voulant pas s'arrêter, en oubliait de respirer. Ces infinitésimales apnées, je ne les ai constatées qu'en français, puisque ce fut la langue que nous adoptâmes spontanément et conservâmes.

Quand je lis ses textes, maintenant qu'il a chuté dans l'éternité, je les entends avec sa voix, une voix dans laquelle l'ironie étincelait même dans les propos sombres. Surtout dans les propos sombres. On entendait un ricanement sardonique dans sa diction précipitée, suivi d'un silence durant lequel il vous regardait, attentif, concentré, aux aguets d'une réaction. Car il adorait plaire, séduire, surprendre. Aucune morgue pourtant. Lors d'une discussion, rien ne lui était aussi étranger que la pose. Nous verrons qu'il pouvait en aller autrement de ses écrits, mais en société il appliquait à chaque instant l'Écclésiaste, conscient de la *vanitas vanitatum* de toute chose.

Mon premier mouvement a été de présenter le Cioran que j'avais rencontré, si différent de son œuvre. Je ne connaissais pas sa période légionnaire, ni ses écrits de 1933 à 1940. Je les ai découverts lorsque Cioran ne pouvait plus s'expliquer, passé qu'il était à la transcendance ultime en juin 1995. À l'aube d'un millénaire qu'il n'allait pas connaître, ces écrits nous ont tous sidérés. Ils ont aussi éclairé de brefs passages à Canossa, au détour d'une phrase ou dans une lettre difficilement compréhensibles avant. Ainsi : « Je suis comme une femme dont on dit qu'elle a un passé. »

Avant-propos

Pour relier ce nouveau visage de Cioran à l'homme que j'ai connu, je ne devais pas le considérer *in abstracto*, mais sur la toile de fond de l'époque, avec d'autres acteurs du même espace (Roumanie) et du même temps (entre-deux-guerres et début de la Seconde). Je me suis aperçu qu'une vraie biographie de Cioran ne pouvait être qu'un portrait de groupe avec confrères. Ces vies parallèles nous font découvrir un monde avec ses manières de vivre, créer et agir. Chacun de ces destins éclaire des facettes de Cioran qui resteraient mystérieuses sans la vue d'ensemble. Leur présence nous aide à comprendre ce qui était possible, ce qui ne l'était pas, comment ces écrivains et penseurs ont été différemment transformés par une histoire commune à laquelle ils ont survécu. Ou pas.

À la biographe de s'adresser maintenant à ses lecteurs, licence s'il en est, dont je n'userai que cette fois. En découvrant les textes signés par Cioran dans les années 1930, je ne comprenais pas comment l'homme charmant et intelligent, le penseur subtil, l'ami raffiné que j'avais connu en 1985 pouvait les avoir écrits. Ne fermez pas ce livre, malgré la brutalité et la folie criminelle de certaines citations. Tâchons de comprendre ensemble. Merci à vous.

1

Le paradis perdu des Carpates

(1911-1921)

Răşinari ! C'est le nom du jardin d'Éden de Cioran. « Ce maudit, ce splendide Răşinari », soupire l'enfant du pays dans une lettre qu'il envoie de Paris à son ami d'enfance, Bucur Țincu, en 1973, trente-deux ans après avoir définitivement quitté le pays natal.

Răşinari est situé en Transylvanie, région couramment appelée Ardeal par les Roumains qui en ont latinisé la dénomination hongroise. Il devient Resinár en hongrois et Städtterdorf en allemand, ce qui donne une idée des trois populations linguistiques de la région.

À la naissance de l'écrivain, la région fait partie de l'Autriche-Hongrie. La nationalité de Cioran est donc hongroise et sa langue maternelle est le roumain.

Situé à une dizaine de kilomètres au sud de Sibiu, le village est adossé aux contreforts des Carpates, couverts de conifères, de vergers et de pâturages. Ce sont les collecteurs de résine, les *răşinari*, nombreux dans la région, qui sont à l'origine de son nom. Les fêtes rituelles sont encore de nos jours celles des produits locaux : l'alcool de prune et le fromage.

Emil Cioran est né sujet de l'Empire le 8 avril 1911 dans la maison paternelle sise Râul caselor (« Rivière des maisons »), une rue qui chemine le long d'un cours d'eau

parfois couvert, parfois traversé par des ponts bas. Au bout du village, ce filet d'eau chante son *panta rhei* héraclitéen. Tout passe...

Trente ans avant Cioran, le 1^{er} avril 1881, naissait également à Răşinari l'écrivain Octavian Goga. Poète très populaire et académicien, journaliste, ministre de la Culture dans les années 1920, il sera président du Conseil des ministres de la Roumanie sous la dictature carliste (Carol II) pour une brève période : du 28 décembre 1937 au 11 février 1938. Critiqué pour ses lois antisémites, dont le *numerus clausus* pour les juifs à l'entrée des universités, il démissionnera et s'éteindra quelques mois plus tard. Son œuvre poétique, très appréciée à l'époque, est empreinte d'une nostalgie bucolique et de religiosité orthodoxe, de tradition rurale et de nationalisme. L'un de ses poèmes les plus connus s'intitule *Muntii noştri* (« Nos montagnes ») :

*Muntii noştri aur poartă,
Noi cerşim din poartă-n poartă.
De-am închide-a Țării poartă,
Alții ne-ar cerși la Poartă !*

(Nos montagnes de l'or portent,
Nous mendions de porte en porte.
Si nous fermons de notre Pays la porte,
D'autres mendieront à notre Porte¹.)

La maison natale d'Emil Cioran est un bâtiment saxon cossu, typique de tous ceux que longe le cours d'eau. Un seul étage, des encadrements de fenêtres soulignés de stuc blanc et de dessins géométriques, un toit de tuiles et une vaste cour. Un portail en bois à double battant pour les charrettes et un autre, plus bas, pour les passants, donnent accès à un

1. Sauf mention, les traductions sont celles de l'auteur.

jardin arboré, protégé par des murs. À l'intérieur : un *pridvor*, galerie de bois ouvragé courant le long de l'étage de la maison. La décoration est discrète et l'aspect général compact, propre et solide, comme celui des montagnards de la région.

Emil Cioran est le fils du prêtre orthodoxe Emilian Cioran, né en 1884 et dont la famille est l'un des piliers du village depuis des générations. Ses membres sont des boyards prospères dont un arrière-grand-père, propriétaire de bétail nombreux, avait bâti la maison familiale. Malgré un accident de parcours, une faillite survenue deux générations avant la naissance de l'écrivain et conclue par une réparation honorable, il s'est toujours agi d'une famille de notables aisés. Cet apparent faux pas était dû à la trop grande confiance de l'ancêtre de Cioran qui tenait la caisse de la mairie dans sa maison et avait donné le double de la clef à un ami indélicat.

La mère de Cioran, Elvira Comaniciu, est née en 1888 à Veneția de Jos. Son père, notaire, avait été anobli avec le titre de baron par l'administration hongroise. Père de sept filles, il les déshérita sans sourciller afin de faire bénéficier de l'ensemble de l'héritage son fils unique, Tavi, diminutif d'Octavian.

On peut mesurer à quel point la mère de Cioran était moderne grâce à une incroyable photo de 1912. Il s'agit du concours du plus beau bébé de Rășinari. *Coana preoteasă* (terme respectueux désignant la femme du pope) y figure avec un beau poupon sur ses genoux : c'est le futur « chevalier du désespoir ». Il n'est encore qu'un superbe bébé blond, sage et joufflu. Une trentaine de mères, chacune avec son enfant de l'année, sourient au photographe, mais seules trois d'entre elles ont abandonné le costume populaire pour un tailleur à la mode occidentale et un chapeau-jardin. Parmi les trois modernes, Mme Cioran est, de loin, la plus élégante. Bien que non croyante, elle préside alors l'association locale des femmes orthodoxes.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editionsdelarchipel](https://www.instagram.com/editionsdelarchipel)

*Achévé de numériser en février 2025
par Facompo*